

Rire

Sawt al-Umma, 1 septembre 1946.

Il ne vient certainement pas du peuple égyptien ; car le peuple égyptien est bien trop accaparé pour rire, assailli qu'il est de toutes parts par ces épreuves.

Le peuple égyptien est accaparé par la pauvreté, l'ignorance et la maladie, et par les autres calamités que les ministres soignent avec leur langue — par les paroles qui en sortent — tandis qu'ils réservent à leur propre cœur les actes qui pourraient en sortir. Et le peuple égyptien est accaparé par cette épreuve par laquelle Dieu met son cœur à l'épreuve, lui envoyant le mal du côté même d'où il avait coutume de recevoir le bien, et déchaînant contre lui son propre ami le Nil, pour ajouter la pauvreté à sa pauvreté, et le malheur à son malheur, et pour lui montrer qu'il n'avait goûté que la moindre part de la faim, et que le malheur ne vient pas de la faim seule, mais de l'effondrement des maisons, de l'exposition à la mort, du fait de passer la nuit et le jour à ciel ouvert, et de l'attente d'une pitié qui jaillirait pour lui de la terre ou descendrait sur lui du ciel.

Et le peuple égyptien est accaparé par cette indépendance qui ne s'achève jamais, mais ne fait toujours que diminuer, et par ce Protectorat qui doit inévitablement revenir, car il s'est languie de l'Égypte, même si l'Égypte ne s'est nullement languie de lui. Et il est accaparé par cette calamité qu'un groupe d'Égyptiens a accepté d'inscrire sur leur propre patrie lorsqu'ils ont accepté la fondation de la société anonyme égypto-britannique pour la défense de l'Égypte — et pour la défense de la Grande-Bretagne aussi.

Le peuple égyptien est accaparé par tout cela, et par bien d'autres choses encore, et c'est pourquoi il ne peut ni rire ni même sourire, sinon de ce rire de Mutanabbi qui ressemble si fort aux pleurs.

Mais je ne parle pas de ce rire affligé, ni de ces sourires blêmes qui dépeignent l'accablement et le désespoir bien plus qu'ils ne dépeignent la joie et l'espérance. Je parle plutôt d'un rire franc, net, que ne vient teinter ni le chagrin ni l'abattement, et par lequel ceux qui le rient ne se consolent pas de fausses suppositions, d'espoirs déçus et de lourds soucis — mais qui est, au contraire, un rire riant aussi pleinement que le rire peut rire, et un rire aussi large que le rire peut jamais être large. Un rire

plus large que le jour quand il remplit le monde de lumière et de beauté, et plus large que la nuit quand elle remplit le monde de ténèbres et d'accablement — un rire qui ne procède ni d'un individu, ni d'un groupe, ni d'un peuple, mais qui est plus vaste, plus grandiose, plus pénétrant et plus durable que tout cela, car il procède du Destin lui-même.

Et le rire du Destin, comme vous le savez, remplit tout l'espace entre la terre et le ciel, et s'il dépeint quelque chose, c'est bien la sottise de l'homme devant la sagesse de la destinée. Le Destin rit toujours, car il voit la sottise de l'homme, sa vanité, ses pleurs sur son hier et ses précautions pour son demain, et il voit que rien de tout cela ne sert à rien à l'homme. Mais le Destin a ri, ces derniers jours de fête, d'un rire nouveau dans lequel il est encore tout immergé. Et les grands acteurs de cette ère bienheureuse sont précisément ceux qui se sont employés à distraire le Destin et à le faire rire, lorsqu'ils ont réfléchi, calculé, manœuvré et tracé des plans, en perfectionnant le tracé, pour empêcher cette ère bienheureuse de s'envoler, pour la préserver de l'effondrement, et pour l'étayer après qu'elle eut paru vouloir s'écrouler — car on dit que l'édifice du ministère actuel sera renforcé par un certain nombre de Saadistes, afin que la coalition soit rendue solide, à l'abri de toute érosion, sans qu'aucune faiblesse puisse s'y insinuer.

Il est apparu au Premier ministre, dit-on, que la coalition entre les Constitutionnalistes et les Indépendants n'était guère en mesure de résister aux épreuves ni de tenir bon face aux événements. Car al-Nokrachi Pacha l'avait exposée au danger dès le premier jour où le ministère fut formé, et Makram Pacha l'avait ensuite exposée au danger dès le premier jour où les négociations commencèrent. Puis la pioche s'y attaqua de toutes parts lorsque les choses devinrent sérieuses, et l'on dit aux Égyptiens qu'ils devaient soit accepter le Protectorat, soit voir les négociations rompues ; puis ses propres piliers s'écroulèrent lors de la dernière réunion de l'organe de négociation, lorsque les négociateurs se séparèrent de cette façon bien connue, cinq d'entre eux s'en allant le cœur rempli de ressentiment et de désespoir, tandis que sept d'entre eux restaient, le cœur rempli de crainte et d'espoir. C'est alors qu'il apparut clairement au Premier ministre, et au chef des Saadistes, que la coalition vaut mieux que la discorde, que l'entente vaut mieux que la rupture, et que les Indépendants accordent peu de poids aux conséquences, car ils ne sont responsables que devant eux-mêmes, tandis que les chefs de parti pèsent les conséquences avec le plus grand soin, car ils ont des partisans au pouvoir qu'ils souhaitent y maintenir, et des partisans hors du pouvoir

qu'ils souhaitent y voir accéder.

C'est pourquoi ils mesurent le terrain pour leurs propres pas avant même de les faire, et retournent un mot mille fois et plus dans leur esprit avant de le prononcer, car ils craignent ses conséquences et les pèsent avec le plus grand soin. Et cela explique peut-être, à ceux qui ne l'ont pas encore compris, pourquoi ceux qui sont partis sont partis, et pourquoi ceux qui sont restés sont restés. Car ceux qui sont partis sont partis pour ruminer le ressentiment qui remplissait leur cœur, et pour s'en tenir fermement au refus qu'ils avaient manifesté envers ce que les Anglais avaient proposé ; tandis que ceux qui sont restés sont restés pour organiser leurs rangs, renforcer l'édifice, se préparer à l'affrontement décisif, et coudre à l'habit du ministère quelques pièces propres à empêcher l'air de pénétrer dans son corps malade — pièces véritablement solides, qui repousseront l'air, chaud ou froid, loin du corps du ministère, et qui permettront à l'édifice de résister au vent, quelle que soit la violence avec laquelle il souffle ou frappe. Les Saadistes prendront en charge le ministère des Affaires étrangères, le ministère de la Justice, et un autre ministère encore, spécialement inventé pour se charger des graves affaires arabes. On dit qu'ils prendront aussi en charge le ministère des Communications, dont le ministre actuel sera écarté pour prendre en charge la presse, la radio, le théâtre, le cinéma, et tout ce qu'on voudra parmi les merveilles des lettres et les prodiges de l'art. Et notre vénérable maître, le ministre des Affaires étrangères, souhaitait se reposer, et se consacrer entièrement à l'Académie de langue arabe et à sa traduction d'Aristote — et le voici qui se reposera, dans le poste confortable de vice-Premier ministre. Quant à al-Nokrachi Pacha, il videra la coupe jusqu'à la lie : il portera les fardeaux du pouvoir sidkiste sans y avoir aucune part, et se consolera avec la présidence de la Chambre des députés, si la Chambre est autorisée à reprendre ses séances.

Vous vous arrêtez tandis que la sphère en mouvement tourne encore, et vous faites vos calculs — et le Destin rit.